

beaucoup haï avec un grand mérite ; c'est d'être beaucoup aimé.

X X X.

Faites-vous aimer, vous a-t-on dit, * *si vous voulez vous faire estimer.* Vous avez suivi ce conseil ; vous avez pris ce moyen, & il vous a réussi ; vous êtes estimé. Je vous dis à présent ; *faites-vous aimer*, *si vous voulez n'être pas haï.*

Plus on a réussi à se faire estimer, en se faisant aimer, plus il faut travailler encore à se faire aimer.

Si l'amitié des autres pour nous n'augmente pas à proportion de leur estime, celle-ci détruira, ou du moins affoiblira l'autre, & par-là peut-être se détruira, ou s'affoiblira elle-même.

Mais ce n'est pas pour être estimé, qu'il faut travailler à être aimé. Quiconque n'y travaillera que par des vûes de vanité ou d'intérêt, sera bientôt pénétré, & connu pour un homme aussi faux que vain ou intéressé. Il faut travailler à se faire aimer par le desir d'être aimé, & desirer d'être aimé parce qu'on aime. On ne sera jamais constamment aimable sans

* M. l'Abbé Trublet, Essais sur divers Sujets de Littérature & de Morale. Tome I, de la cinquième édition, page 53.

être aimant. Dès que le sentiment n'y est pas, on n'a point cette grace, cette vérité qu'il communique à tout ce qui part de lui. Rien ne le remplace à la longue. Quand on ne l'a pas, il faut se borner à la simple politesse. L'affectation de l'affectueux est aussi inutile qu'odieuse & méprisable.

XXXI.

Vous cherchez par vanité à montrer de l'esprit; mais on voit bien plus votre vanité que votre esprit. Heureux encore qu'on ne vît que votre vanité, & qu'on ne vous trouvât point d'esprit; vous ne seriez que ridicule; au lieu que si en paroissant vain, vous paroissez spirituel aussi, vous serez à la fois méprisé pour votre vanité, & hai pour votre esprit.

Celui qui cherche à plaire en cherchant à montrer beaucoup d'esprit, est aussi maladroit que celui qui se feroit présenter à quelqu'un dont il auroit besoin, par l'homme du monde qui lui seroit le plus désagréable.

Montrer trop d'envie d'être estimé, c'est montrer un défaut méprisable & méprisé, honteux à la fois & ridicule.

Au reste la vanité n'est peut-être si méprisée, que par ce qu'elle est souverain-

nement haïe ; car on méprise tant qu'on peut ce qu'on hait ; rien n'est si consolant. Peut-être même méprise-t-on moins la vanité qu'on ne croit la mépriser. En effet comment pourroit-on tant mépriser ce qu'on sent en soi ? Un avare peut haïr un autre avare ; mais il ne le méprise point. Il n'y auroit que l'humble qui pourroit mépriser sincèrement les vains ; mais c'est justement celui qui les méprise le moins , parce que c'est celui qui les hait le moins. Il ne les méprise que par raison , & non par passion. Or un sentiment qui n'est l'effet que de la raison , est toujours très-modéré.

XXXII.

Il est vrai de quelques hommes aussi bien que de quelques femmes , qu'ils plaisent non seulement malgré certains défauts , mais encore par ces défauts mêmes ; & que leur mérite , soit estimable , soit aimable , non seulement excuse ces défauts , mais en fait des agrémens , en sorte qu'ils plairoient moins sans ces défauts ; mais il n'est pas moins vrai que quand ces défauts-là ne plaisent pas , ou ne plaisent plus , ils déplaisent beaucoup plus que d'autres défauts.

Il faut redoubler d'attentions & d'égards, comme de modestie, après les succès, de quelque espèce qu'ils puissent être. Nous relâcherions-nous sur ce qui rend aimable, quand les autres sont moins disposés à nous aimer ?

Il en doit être de même après des services rendus ; & qu'on prenne garde que je parle d'égards, & non simplement d'amitié. S'il n'étoit question que de celle-ci, rien ne seroit plus facile, parce que l'amitié augmente par les bienfaits ; à moins qu'ils ne trouvent des ingrats. Mais comme c'est en grande partie l'amour-propre qui produit cette augmentation d'amitié pour ceux à qui on a fait du bien, il est naturel qu'il fasse prendre en même tems avec eux un air de supériorité dont ils sont d'autant plus blessés qu'ils n'osent le paroître, dans la crainte de paroître manquer de reconnoissance.

Si l'on est poli par bon cœur, encore plus que par intérêt ; si l'on est touché du plaisir si flatteur d'en faire, & de faire le plus grand de tous, en voici un moyen infallible ; c'est de ne point diminuer de politesse, de ne point changer de manières avec quelqu'un qui vient d'é-

prouver un grand revers , d'encourir la disgrâce d'un Protecteur puissant , d'être renvoyé d'une Place importante &c. Parmi tous ces regards où il lit son infortune , qu'il lui est doux d'en rencontrer où il lit toujours , non-seulement la même amitié , mais encore la même considération ; de trouver quelqu'un auprès de qui , en perdant sa fortune , il n'a pourtant rien perdu ; & de pouvoir en conclure qu'il en trouvera peut-être encore quelques autres ! Il n'y a point de sorte de mérite que ne voie en vous un malheureux pour lequel vous conservez les mêmes sentimens. Il vous estime , il vous admire à proportion qu'il vous aime ; & c'est peut-être le seul cas où l'estime & l'admiration servent à l'amitié , bien loin de lui nuire.

Il faut rassurer par nos égards ceux à qui l'adversité fait craindre nos mépris.

Un homme n'a que du mérite ; il est sans bien , sans naissance &c. Paraissez occupé des dons que lui a faits la Nature , en compensation des avantages que la fortune lui a refusés. Paraissez ne voir que son mérite ; & si vous n'êtes pas à portée de le secourir ou de le servir , si vous ne pouvez que le plaindre , ne le plaignez qu'en lui témoignant de l'estime &c

70 **MERCURE DE FRANCE.**
de la considération. Il se croira aisément
aimé de vous , s'il s'en croit estimé &
considéré. La mauvaile fortune nuit plus
à ces deux derniers sentimens qu'au pre-
mier.

X X X V.

La politesse tient un milieu entre la
fierté & la bassesse. Elle a la dignité de
la premiere , & la civilité de la seconde.
L'extrême inégalité des fortunes est un
obstacle à la vraie politesse. Lorsqu'il n'y
a que des Riches & des Pauvres , il n'y
a guères que des hommes fiers ou bas, peu
de polis.

X X X V I.

L'Auteur de *l'Ami des hommes* observe
(Tome 2. p. 132. de l'Edition in 12.)
que les hommes sont plus polis entre
eux aujourd'hui qu'ils ne l'étoient il y a
cent ans , & qu'ils le sont moins avec
les femmes. On peut en apporter plu-
sieurs causes différentes , & même con-
traires ; les unes qui font une sorte d'hon-
neur à notre Siècle , les autres qui , bien
loin de lui en faire , prouveroient , que ,
du moins à quelques égards , nous valons
moins que nos peres.

S'il y a aujourd'hui plus de politesse
entre les hommes , cela pourroit venir
en partie de moins de bonne fierté , de

moins d'honneur, & peut-être même de moins de courage.

Si l'on est moins poli avec les femmes, c'est peut-être qu'étant moins vertueuses, & surtout beaucoup plus frivoles que leurs meres, elles méritent moins de considération & d'égards.

D'un autre côté, & ceci regarde la politesse entre hommes, nous sommes aujourd'hui plus raisonnables en bien des choses. Nous sentons, par exemple, que de s'exposer à des combats singuliers, à plus forte raison les chercher, c'est sottise & folie. De-là plus d'attention à éviter tout ce qui les attiroit.

Quant à la maniere de vivre avec les femmes, cette ancienne galanterie, ces complaisances, ces adorations, ce dévouement aux Dames, qui alloit jusqu'à l'esclavage, n'étoit-ce pas une vraie sottise ?

Les hommes sont généralement plus éclairés qu'ils ne l'étoient autrefois ; les femmes, si l'on en excepte un petit nombre, ne le sont guères davantage : de-là une sorte de mépris pour le commun des femmes.

Il y a moins d'amour aujourd'hui ; c'est qu'on a autre chose dans la tête : on est plus occupé par l'intérêt & par l'ambition : l'amour est une passion d'oïsit. Or

72 MERCURE DE FRANCE.

un homme véritablement amoureux d'une femme, sera à la vérité bien froid avec les autres ; mais par une suite même de son amour, il sera poli avec toutes. Il les respectera toutes dans celle qu'il aime.

Un sot lâche, impoli avec les femmes, étoit assez poli avec les hommes : cependant il s'échapa un jour avec quelqu'un, qui lui dit, *Faire une impolitesse à une femme, on en est quitte pour être méprisé ; mais d'en faire à un homme, il y va de la vie ; sortons.* Il ne sortit point, & on ne daigna pas attendre qu'il sortît, ni le chercher une autre fois.

XXXVII.

On a souvent dit, *qu'un peu de fatuité* étoit un titre pour plaire aux femmes. Je ne le puis croire ; elles sont trop vaines. Si l'on disoit, *un peu de folie*, je le croirois bien ; mais les foux ne sont point fats ; car il faut un peu de dessein, une sorte de système pour l'être, & les foux n'ont point de dessein, ne sont point de système. Les gens d'esprit ne sont point fats non plus. Reste donc les sots ; la fatuité est leur sublime. Tous les fats sont sots, plus ou moins.

La suite pour un autre Mercure.

LETTRE

L E T T R E

A L'AUTEUR DU MERCURE.

MONSIEUR, Peut-être a-t-on traité la question que je propose ; mais je l'ignore, & je desirerois que quelqu'un voulût prendre la peine d'y répondre dans votre Mercure : la voici.

Comment est-il possible que des choses aussi opposées que le sont la douleur, la joie & la colere, puissent également faire verser des larmes ? Je suis peu surprise qu'à la représentation, ou même à la lecture d'une Pièce intéressante, on en répande ; j'en ai fait l'épreuve à plusieurs des vôtres, Monsieur : on sent que le cœur attendri en se dilatant, si j'ose ainsi m'exprimer, prépare une route à ces larmes délicieuses, on est alors livré à l'amollissement qui les déterminent à couler. Mais je suis étonnée que la douleur, la colere & la joie, en soient aussi susceptibles : la première, quand elle est vive suspend presque toutes les facultés : la seconde ne devrait pas opérer l'effet qui semble appartenir à un sentiment tendre ; & la troisième est-elle faite pour

D

74 MERCURE DE FRANCE:

émouvoir la source des larmes ? C'est cependant dans la circonstance d'une joie inopinée, que j'en ai vû verser abondamment. On me dira que ce sont des larmes différentes : j'en conviens ; mais trois mouvemens, tous contraires, trouvent la même issue des larmes ; c'est ce qui me semble incompréhensible. On me dira peut-être encore que mon sexe y est plus sujet par foiblesse ; c'est une fausse prévention des hommes : c'est de l'un d'eux que je tire l'exemple que je viens de produire ; & si l'on veut y réfléchir, que de femmes courageuses avec dignité supportent sans pleurer ni se plaindre les foiblesse & les injustices des hommes ! On ne les cite pas ; elles sont trop nombreuses.

J'ai l'honneur d'être, &c.

F. * *

On propose une autre Question dont l'examen peut être utile.

» QUEL est l'avantage que les Anglois
» retirent de la vente du Tabac de leurs
» Colonies en France, relativement au
» Commerce, à la Marine, à la Popu-
» lation, &c,

LE mot de l'Enigme du Mercure précédent est *Chat*. Celui du Logogryphe latin est *Mensis*, dans lequel on trouve *mens*, *ens*, *ensis*, *semis*. Celui du Logogryphe françois est *Rhinoceros*, dans lequel on trouve *chien*, *rocher*, *miel*, *cornes*, *cor*, *sec*, *nier*, *ris*, *corse*, *orion*, *noces*, *chine*, *cris*, *écho*, *Eson*, *héros*, *chiron*, *Rhin*, *ohio*, *serin*, *sein*, *rose*, *Roi*, *héros*, *héron*, *coronis*, *ino*, *or*.

E N I G M E.

CHARME de la prairie, agréable ruisseau,
 Votre eau n'égalé point mon eau brillante & pure.
 Je dois beaucoup à l'Art; vous, tout à la Nature.
 Souvent vous vous troublez; je reste toujours beau.

Ainsi que vous, j'ai plus d'un frere,

Et je puis avec eux former une rivière

Inaccessible au froid le plus mordant;

Mais qui, trop rapide en sa course,

Fait par fois oublier sa source.

On peut la voir aussi rouler tranquillement

Entre des Monts couverts de neige;

Mais sur les bords fleuris on trouve plus d'un piège

Où le plus fin va donner sottement.

D'ij

LOGOGYPHE.

Nous sommes trois. Nos noms, d'un même
lit enfans,

Sont composés des mêmes élémens,
Et naissent de deux sons époux de trois consonnes.
Laissons-les un moment, & parlons des personnes.

Depuis trois Siècles environ,
La mienne en un réduit secrettement s'applique
A corriger Virgile & Cicéron.

Mon frere n'est qu'un être abstrait, métaphysique;
C'est le titre sçavant de plus d'une façon
Que de déraisonner pense avoir la raison.
Quant à ma sœur, elle est tout corps, toute phy-
sique.

Mais non, j'ai tort, son sort le plus souvent
C'est d'être un vuide, un espace, un néant.
Quand j'enlève à mon nom son premier carac-
tère

J'ai le nom d'une Cour où l'on crie en Latin,
Le nom d'un Tribunal auguste & souverain:
Mais du nom de ma sœur & du nom de mon frere
Otez la voyelle légère,

Par qui la France entend des sons féminisés;
Lisez ensuite, ou même *délisez* :

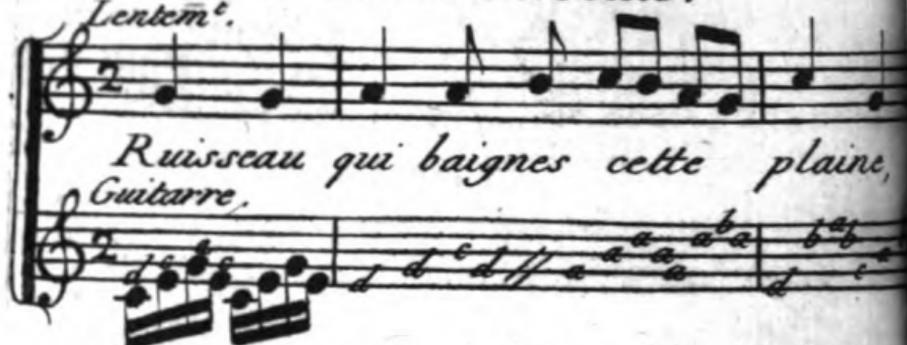
L'ordre à rebours, comme l'ordre ordinaire,
Vous donnera deux mots, l'un de l'autre l'envers;

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY.

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

Le Ruisseau.

Lentem^e.



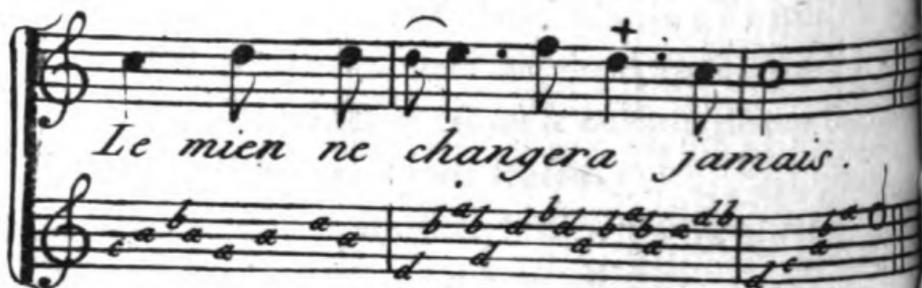
Ruisseau qui baignes cette plaine,
Guitarre,



Je te ressemble en bien des traits



Toujours même penchant m'entraîne



Le mien ne changera jamais.

Gravé par M^e Charpentier.

Imprimé par Tournelle.

L'un indique un Sauveur qu'en ses malheurs divers
 Croit justement avoir Lisbonne :
 L'autre nous dit ce que dans l'Univers
 Trop sottement ne croit avoir personne.

A U T R E.

MA tête à bas ; de grand je deviens fort petit ;
 Et je n'ai plus ni piés ni pates.
 De sçavoir qui je suis , Lecteur , si tu te flates ,
 Tu crois avoir beaucoup d'esprit.

C H A N S O N.

LE RUISSEAU. *

RUISSEAU , qui baignes cette plaine ,
 Je te ressemble en bien des traits ;
 Toujours même penchant t'entraîne ,
 Le mien ne changera jamais.

Tu fais éclore des fleurettès ;
 J'en produis aussi quelquefois.
 Tu gazouilles sous ces coudrettes ;
 De l'Amour j'y chante les Loix.

Ton murmure flatteur & tendre ,
 Ne cause ni bruit , ni fracas ;
 Plein du souci qu'Amour fait prendre ,
 Si j'en murmure c'est tout bas.

* Nota. Cette Idyle de M. Panard , a été imprimée dans
 l'un des précédents Mémoires.

78 MERCURE DE FRANCE.

Rien n'est dans l'empire liquide,
Si pur que l'argent de tes flots ;
L'ardeur qui dans mon sein réside,
N'est pas moins pure que tes eaux.

Des vents qui font gémir Neptune,
Tu braves les coups redoublés ;
Des jeux cruels de la Fortune,
Mes sens ne sont jamais troublés.

Je ressens pour ma tendre amie
Cet amoureux empressement
Qui te porte vers la prairie
Que tu chéris si constamment.

Quand Thémire est sur ton rivage,
Dans tes eaux on voit son portrait ;
Je conserve aussi son image,
Dans mon cœur elle est trait pour trait.

Tu n'as point d'embuche profonde,
Je n'ai point de piège trompeur.
On voit jusqu'au fond de ton onde,
On lit jusqu'au fond de mon cœur.

Au but prescrit par la Nature.
Tu vas d'un pas toujours égal,
Jusqu'au temps, où par la froidure,
L'hiver vient glacer ton cristal.

Sans Thémire, je ne puis vivre ;
Mon but à son cœur est fixé.
Je ne cesserai de la suivre,
Que quand mon sang sera glacé.

A R T I C L E I I.

N O U V E L L E S L I T T E R A I R E S.

LES PLAISIRS de l'Imagination, Poëme en trois Chants, par M. Akenfide. Traduit de l'Anglois. A Amsterdam, chez Arkstée & Merkus, & se trouve à Paris chez Piffot, quai de Conti.

C E Poëme parut en Angleterre pour la première fois en 1744 : il y fut reçu avec de très-grands applaudissements. Le Traducteur avoue que l'ivresse poétique & l'espèce de désordre qui régnent dans cet ouvrage conviennent plutôt à une Ode qu'à un Poëme didactique ; ce qui a fait dire plaisamment à Mylord Chesterfield que *ce livre étoit le plus beau de ceux qu'il n'entendoit pas*. En effet le Poëte a beau vouloir en développer le plan, on n'y apperçoit guères que le délire d'une imagination féconde ; mais si quelqu'ouvrage est dispensé d'être méthodique, c'est un Poëme sur les plaisirs de l'imagination. Les qualités essentielles à un tel sujet sont la chaleur & l'enthous-

D iv

80 MERCURE DE FRANCE.

fiasme, le choix des comparaisons, la noblesse des peintures : or tout cela s'y trouve réuni, & l'abondance, l'harmonie & l'éclat d'une prose poétique, laissent à peine regretter dans la traduction les avantages que peut avoir l'original, du côté des vers & de l'énergie de sa langue. Les défauts essentiels de ce Poëme, au jugement des Connoisseurs, sont la lenteur & la monotonie. Le Poëme didactique ne peut être animé que par une marche rapide & variée. Dans celui-ci la progression des idées est rallentie à chaque instant par des images accumulées, & trop souvent du même ton de couleur.

Dans le premier chant l'Auteur rapporte aux idées de l'Etre Suprême comme aux premiers modèles du beau, du sublime & du merveilleux, toutes les qualités qui plaisent à l'imagination. » Je » vais, dit-il, dévoiler les charmes que » la Nature bienfaisante fait éprouver » aux ames sensibles des Mortels. Je vais » découvrir les richesses que l'imitation » emprunte d'elles pour embellir le travail du Peintre & du Poëte.

Il sent la difficulté de peindre les traits de l'esprit les plus déliés, de donner la couleur, l'énergie & le mouvement à des êtres subtils & mystérieux ; mais l'ob-

Jet le séduit , l'amour de la Nature & les Muses lui ordonnent de chercher par des sentiers inconnus , la région brillante de la Poësie , de découvrir des sources où aucun Mortel ne s'est encore défaltéré.

» C'est par le Ciel , dit-il , que com-
 » menceront mes chants : c'est du Ciel
 » que la flamme du génie descend dans
 » le sein d'un mortel : c'est de lui que
 » viennent la chaleur de l'esprit, les
 » transports de l'ame , l'inspiration de la
 » Poësie. Avant que le Soleil eût franchi
 » les barrières de l'Orient ; avant que la
 » Lune eût suspendu sa lampe secoura-
 » ble au milieu des voutes de la nuit ;
 » avant que les montagnes , les forêts &
 » les eaux ornassent le globe ; avant que
 » la Sagesse eût enseigné sa loi aux enfans
 » des hommes , *l'Eternel* étoit. Profon-
 » dément enveloppé dans son immensité,
 » il voyoit en lui-même les images des
 » êtres non créés. Dès le commencement
 » il y attacha son amour & son admira-
 » tion , jusqu'à ce que , les temps étant
 » accomplis , son sourire vivifiant fit éclou-
 » re ce qu'il avoit aimé & admiré ; de là
 » ce souffle répandu dans tous les corps
 » organisés , qui leur donne le mouve-
 » ment & la vie ; de là la verdure des

82 MERCURE DE FRANCE.

» campagnes , le bruit confus des flots ;
» les alternatives de l'ombre & de la lu-
» miere , de la chaleur & du froid , les
» cieux sereins de l'Automne, les dou-
» ces rosées du Printems , & toute la va-
» riété qui régné dans la Nature.

Mais la Nature elle-même a varié les esprits & leurs penchans ; il est peu d'âmes douées d'une imagination vive & d'une sensibilité délicate. » C'est pour » elles que le Pere des êtres ouvre le livre » harmonieux de l'Univers ; là elles lisent » ce que son doigt a tracé ; elles adorent » partout l'empreinte de sa main ; dans la » terre , dans les airs , dans les trésors de » la prairie , dans la lumiere douce des » astres de la nuit , dans les attraits tou- » chants d'une jeune beauté , dans son » tein de rose ; partout elles apperçoivent » la copie de la beauté éternelle , elles » en éprouvent les charmes , elles en » sont enivrées , & partagent la joie de » l'Être Suprême.

Par la Fable de la Statue de Memnon, il explique l'accord que la Nature a mis entre les objets sensibles & les facultés de l'esprit ; de là tous les phénomènes de l'imagination , du sentiment , du génie.

Le Poëte divise en trois classes tout ce que l'Art imite d'après la Nature : le beau,

le sublime , le merveilleux. Il demande pourquoi l'ame des hommes tend naturellement vers les grands objets ; & il répond : » L'esprit enorgueilli de son origine ne veut point ralentir son vol ; » il s'éleve sans cesse vers le Ciel où il » a pris naissance. Ennuyé de la Terre & » des spectacles qu'elle lui présente chaque jour , il prend son essor à travers » les plaines de l'air ; il suit l'orage qui » s'éloigne ; il parcourt avec l'éclair les » espaces du Firmament ; il se joint aux » Aquilons impétueux ; il plane au-dessus de l'abîme des mers ; il s'élançe » jusqu'à la sphère du Soleil ; il lui voit » répandre ses torrents de lumière... Enfin se recueillant , il se plonge dans les » abîmes de l'immensité , où bientôt il » reste absorbé ; là ses espérances se reposent , & il attend le terme fixé par » la destinée. Car dès la naissance de » l'homme, son Créateur a dit que ce ne » seroit ni dans le plaisir passager , ni » dans le vain écho de la renommée , » ni sous la pourpre de la grandeur , ni » dans le sein fleuri de la volupté , que » l'ame trouveroit son bonheur ; il a voulu que méprisant ces objets frivoles , » elle attachât ses vues sur un bien plus » réel , placé fort au-dessus de tous les

D vj